

Faut-il qu'elle ait le pied montagnard, la Toinette, pour dévaler, ainsi qu'elle le fait, les pentes traîtresses de l'alpage ! Mais il est vrai qu'elle connaît chaque détour du sentier, chaque piège ! Ici, un dévers qui profite de votre élan pour vous envoyer au diable ; là, une ravine que les dernières pluies d'orage ont creusée jusqu'à l'os ; là encore, un affleurement de schiste, traîtreusement friable...

Bien sûr, son pied roule parfois sur quelque caillou, quelque racine... mais toujours elle se rattrape, brandissant son bâton de bergère, ouvrant instinctivement les bras, ainsi qu'un funambule. Est-elle fraîche ! et jolie ! dans cette course – ce ballet – où s'exprime, en toute innocence, toute sa grâce de femme-enfant ! Est-elle à croquer, Dieu de Dieu ! avec cette pointe d'angoisse qui la fustige et allume, dans ses yeux verts, des lueurs qu'aucun peintre ne pourrait jamais rendre !

De l'angoisse ? Eh bien, oui ! et il y a de quoi ! Si les parents savaient, Bonne Mère ! Si les parents voyaient ! Se laisser à ce point distancer par ses bêtes ! Ah ! la faute ! la faute impardonnable ! Mais quelle mouche l'a donc piquée, tout à l'heure, pour l'obliger à s'attarder ainsi parmi les fleurs de l'alpe, alors que les laitières entamaient leur descente sous la conduite de Garlo ? Elles sont là, maintenant, tellement loin, déjà, que la musique de leurs clarines en est tout assourdie ;

tellement loin, tellement bas, que... Le bas! Les prés de fauche! Ça, ce serait la catastrophe!

La gamine ne court plus. Elle vole. Elle vole, sans plus s'occuper du paysage, ni des parfums de la montagne, ni du sifflement des marmottes qui se dressent sur son passage. Son regard ne cesse d'aller du sentier à ces douze taches brunes qui ondulent paisiblement, tout en poursuivant leur route. Encore heureux qu'elles ne soient plus toutes folles, comme il y a quinze jours, quand on les a libérées de l'étable! Heureux, aussi, qu'elles aient le pis à ce point gonflé qu'il les empêche de galoper!

Au train où elle va, coupant les virages au risque de se rompre le cou, Toinette gagne évidemment du terrain. Allons! Dans moins d'une minute, elle les aura rattrapées! Mais une minute, c'est bien long, *santipasdieu!* bien assez, en tout cas, pour que s'accomplisse l'irréparable! Et Garlo, lui, qui ne cesse d'aboyer pour faire avancer son monde! Garlo qui fait très bien son métier... mais qui n'empêchera rien du tout! Pardi! Peut-on demander à un chien de faire la différence entre les prés où l'on peut paître... et les autres?

Plus que trois virages... plus que deux! À présent, Toinette peut même s'offrir le luxe de ralentir, tandis qu'un sourire gagne tout son visage. Les prés de fauche sont là, plus loin, hors de portée, encore, du troupeau mugissant, avec leur herbe bien haute qui ondule sous la brise! Mais si la belle, en cet instant, a le sourire, si son cœur se gonfle d'aise, ce n'est pas seulement parce qu'elle est soulagée d'arriver à temps; c'est aussi parce que tout ce beau foin qui embaume – et n'attend plus, désormais, que le tranchant de la lame – lui fait penser au retour imminent... des faucheurs italiens! Et d'ailleurs... n'était-ce pas à eux, déjà, qu'elle pensait

tout à l'heure, lorsqu'elle s'attardait là-haut, sur l'alpage, les yeux rivés dans la direction du col Agnel? Oui, c'était bien à eux! Et à Livio, en particulier! Livio! Ce beau garçon aux yeux noirs dont elle est tombée amoureuse l'été dernier! Amoureuse en secret, bien entendu! Comment, en effet? Comment, du haut de ses quinze ans, un tel adonis aurait-il pu prendre au sérieux les émois d'une gamine de deux ans sa cadette? Mais depuis! Toinette est devenue femme; femme «pour du vrai», même si sa silhouette est restée bien gracile. Alors? Cela ne change-t-il pas tout?

Sur cette note pleine d'espoir, la gardienne a rejoint son troupeau. Une tape amicale dans la toison du bouvier...

— C'est bien, Garlo! Bon chien!

Mais voilà qu'au même instant, un cri s'élève du bas de la descente, et aussitôt, avant même que Toinette ait pu réagir, le chien file comme une flèche. C'est Victor! Victor, le petit frère, qui monte à leur rencontre – comme si la demi-heure d'ascension qu'il vient de se taper pour rentrer de l'école ne lui avait pas suffi!

— Frérot! lance Toinette lorsqu'il arrive. C'est gentil à toi de venir me retrouver! As-tu au moins pris le temps de goûter?

Toinette s'est toujours souciée de lui. Elle a toujours été sa «petite maman», même si quatre années seulement les séparent. Mais quatre ans, quand on est gosse...

Aujourd'hui, c'est plutôt de complicité qu'il faut parler. Victor n'est plus un marmot; il ne vient plus se faire câliner sur les genoux de la grande sœur, mais il subsiste entre eux cette relation particulière qui à la fois les soude et les tient à l'écart d'Auguste, le frère aîné – Auguste-le-rustaud, le-têtu, le-hargneux... Auguste pour qui Victor ne sera jamais qu'une femmelette, avec ses manières, ses attaches d'enfant

délicat et cette répulsion qui est la sienne pour toute forme de violence.

— *Vai!* s'est encore écrié le grand, l'autre jour. Il ne peut même pas voir égorger un poulet!

— C'est vrai qu'il est trop sensible, a concédé la maman, mais que veux-tu?

— Qu'on lui flanque des pieds au cul!

— C'est malin! a protesté Toinette.

Mais alors...

— Toi, la *ninette*, tu ferais mieux de t'occuper de tes affaires! et, si tu veux jouer à la demoiselle, de cesser de montrer tes jambes!

Auguste faisait ainsi référence à la coutume, toute pudique, qui veut qu'en Queyras, les femmes portent des bas de laine, même en été, jusqu'au-dessus de leurs genoux. Toinette, pour sa part, a déjà décidé d'imiter la Rolande Brégan, revenue de la ville, à la Pentecôte, pour embrasser sa *mamo* – une Rolande qui n'avait pas craint de faire jaser le monde en débarquant ainsi, jambes nues et socquettes blanches, dans toute la splendeur de ses dix-huit printemps!

Mais l'heure n'est pas, pour l'instant, à de telles considérations. L'heure est au bonheur qu'ils ont tous deux d'être ensemble, et de respirer les parfums de leur chère montagne, et de se sentir libres en son immensité.

— Qu'as-tu fait à l'école? Raconte!

Déjà, les premiers toits de Pierre-Grosse émergent d'un repli de la descente, et ce sont maintenant de curieuses prairies qu'il faut traverser, toutes parsemées qu'elles sont d'énormes rochers dont la provenance, pour beaucoup, reste mystérieuse.

— Tu y crois, toi, à l'histoire du géant? questionne Victor en désignant l'énorme bloc qui a donné son nom au hameau.

La légende, en effet, dit que Gargantua en personne aurait fait halte en cet endroit pour secouer sa chaussure encombrée d'un caillou.

— Tu y crois? insiste le gamin.

— Eh! pourquoi pas? fait Toinette dans un sourire.

Elle a bien entendu, certain jour, une espèce de savant d'allure autoritaire expliquer à ses compagnons de promenade qu'il s'agissait de blocs «erratiques» déposés là par un glacier, voici bien dix mille ans, et que... Mais l'histoire du géant n'est-elle pas cent fois plus romantique?

Pierre-Grosse. Les maisons qui s'alignent, face au sud, sommées, toutes autant qu'elles sont, de la *fusto* – cette grange caractéristique en bois de mélèze dont chaque étage s'ouvre sur un balcon destiné au séchage des récoltes. L'étable, quant à elle, est tout en bas, creusée à même la pente, et c'est là que, chez les Bonfente, les bêtes rentrent à la file, au son de leurs clarines; là que maman Léontine les attend, pour la traite, en compagnie de la vieille Louise. Et Toinette n'est pas peu fière d'être désormais admise à cette tâche, qui est l'apanage des femmes. Quant à Victor...

— Ne reste pas là sans rien faire! lui a lancé Léontine. Le père travaille aux murettes du champ du Coin, avec Auguste. Tu pourras toujours aider!

Le père, c'est Sylvestre, un homme de caractère, dont l'aîné doit avoir hérité une part de la rusticité. Mais comment l'homme pourrait-il être différent, en ce pays où chaque jour s'apparente à une lutte en corps à corps avec la montagne? Force est en sus de reconnaître que, sous ses dehors bourrus, le père Bonfente cache une certaine souplesse d'esprit, couplée à une générosité d'homme bon – et foncièrement honnête.

Il a rencontré sa Léontine en 17, au marché d'Abriès. C'était la guerre; la vie était encore plus difficile et le Queyras avait déjà payé un lourd tribut à la défense du pays. De nombreux jeunes avaient été fauchés sur les fronts des Flandres, de l'Ardenne ou de l'Argonne – dont Marcel, le cadet des Bonfente, quelques jours seulement après le déclenchement du conflit. Sylvestre, lui, était dispensé en tant que soutien de veuve – son père était mort d'une péritonite, à moins de quarante ans –, mais pas un jour ne passait sans qu'il ne fût déchiré entre l'envie rageuse d'aller venger son frère et le devoir filial qui lui interdisait de quitter la maison.

L'arrivée de Léontine dans sa vie fut l'éclaircie qui lui rendit un début d'espérance. Fille de cantonnier, elle n'avait pas de bien, mais elle était vaillante et quasiment jolie. Aussi le fils Bonfente n'hésita-t-il pas à la demander à ses parents dès la fin de la guerre. Non seulement il en était amoureux, mais il avait besoin d'une solide compagne pour tenir la ferme. Sur la mère il ne fallait plus compter: déjà elle avait commencé à se laisser mourir, inconsolable qu'elle était de la disparition de son cadet.

Et le fait est que Sylvestre n'eut jamais à regretter sa décision. Non contente de le seconder efficacement à toute heure du jour – et même de la nuit –, Léontine fit preuve, en effet, de réelles qualités de cœur. Elle fut – et reste encore aujourd'hui – l'épouse et la mère de famille que tout paysan peut rêver d'avoir. Enfin – et ce n'est pas le moindre de ses mérites – elle a toujours eu l'art de «prendre» son mari et de le rendre moins rugueux, moins rigide en certaines circonstances.

Et la voilà encore à l'ouvrage, dans la moiteur de l'étable, en cette fin d'après-midi. La tête appuyée à la panse de sa

bête, elle fait gicler en cadence le bon lait dans le seau de métal. Et Toinette, tout à côté, en fait autant, et la vieille Louise, un peu plus loin... un peu plus lentement. Et cela fait trois notes qui s'égrènent et se répondent, trois notes différentes, ainsi qu'aux jours de fête celles des cloches de Notre-Dame, à Briançon.

De temps à autre, on s'apostrophe, on s'extasie :

— Hé bé ! Il était temps qu'on la soulage, la Bouclette !

— Tu penses !

Ou bien, à propos de l'un ou l'autre :

— Tu crois qu'il reviendra, après son service ?

— Et son frère ? Toujours à la scierie ?

Toinette, maintenant, se redresse pour aller verser le contenu de son seau dans l'une des deux grandes cruches dont il faudra charger le mulet, tout à l'heure, pour les descendre à la fruitière de Molines. Au retour, elle échange ce seau vide avec celui, à moitié plein, de la vieille Louise, et cela lui vaut le merci d'un sourire édenté.

Elle est un peu de la famille, la vieille. Depuis le temps qu'elle vient à la ferme, été comme hiver ! Ses forces déclinent, naturellement – et c'est bien pour cela que le renfort de Toinette arrive à point nommé –, mais elle a de l'expérience et un appétit d'oiseau. Ce soir, elle va encore aider au ménage et s'occuper de la bouillie des cochons ; ensuite elle rentrera chez elle, avec son bidon de soupe, et l'on peut être sûr qu'elle sera là, demain, pour la traite du matin.

— À propos, lui lance Léontine tout à trac, qu'est-ce que tu penses de notre nouveau curé ?

Seul un haussement d'épaules lui répond. Serait-ce donc que la vieille n'a pas trouvé le *capelan* à son goût ? Ou qu'elle ne se sent pas le droit d'émettre un jugement ? À moins

que, comme la plupart de ses voisins, elle ne se sente pas vraiment «de Molines»...

C'est bien là qu'on va à la mairie, à l'école, à l'église... mais pour ce qui est du sentiment...

À Pierre-Grosse, on a sa petite chapelle à soi. Le curé n'y monte qu'une fois l'an, pour la Saint-Sébastien, mais c'est là qu'on sent battre le cœur du hameau. Ici, par ailleurs, c'est la nature qui décide le plus souvent, en matière de pratique religieuse. *Té!* Allez donc à la messe quand une bête est sur le point de mettre bas... ou, comme l'hiver dernier, quand la couche de neige atteint les quatre mètres!

Et pour les hommes, alors! (mais ça, c'est partout). La plupart, comme Sylvestre – et maintenant Auguste –, ne mettent les pieds à l'église qu'à Pâques ou aux enterrements; et si, certains dimanches, ils descendent au village, c'est pour attendre, au café Lifiore, que le curé ait renvoyé son monde. Alors ils patientent encore un peu – le temps d'une tournée... d'un tour de table au jeu de cartes... le temps que les femmes soient rentrées et qu'elles aient pu finir de mitonner leurs plats.

Dans l'étable, c'est toujours le silence, peuplé seulement des trois notes, toujours les mêmes, toujours aussi soutenues... et du soupir des bêtes... et du tintement de clarine que, rien qu'en tournant le col, l'une d'elles réveille de temps à autre. Toinette pourrait soupirer, elle aussi – car le travail est rude pour qui n'en a pas encore l'habitude – mais elle est trop heureuse de n'être plus une gamine. Voici d'ailleurs qu'un nouveau sourire lui monte aux lèvres, et c'est que... c'est que – oui! – sa pensée vient de rebondir bien au-delà des murs de l'étable, au-delà des dernières neiges du col Agnel pour voler, comme tout à l'heure, à la rencontre de... qui l'on sait!



C'est l'heure où la montagne est la plus belle; l'heure où, sur un fond de ciel d'une indicible limpidité, tous les sommets du couchant se sont ourlés de ce rouge orange qui contraste à merveille avec le mauve violacé des versants qui s'enténébrent; l'heure, enfin, où la fraîcheur du soir vous ramène aux narines, en un délicieux pot-pourri, mille et une senteurs qui s'étaient assoupies à la chaleur du jour.

Assis au bord de l'Aigue Agnelle, Victor tient sur ses genoux une grande feuille de papier. Pourrait-il lire, encore, dans la lueur chétive de ce bleu crépuscule? Qu'importe, en vérité, puisqu'il n'est pas ici question de lecture. Il suffit, pour s'en convaincre, de se pencher par-dessus son épaule...

C'est un dessin. On peut y voir une montagne, un chalet, un homme qui doit être berger, si l'on en juge à la hauteur de son bâton... ensuite – voilà! – de petites boules frisées qui s'agglutinent autour de lui, un animal tout noir et plus élancé, qui ne peut être que son chien... et enfin – mais il faut y regarder mieux, tant ils sont à peine esquissés – d'autres sommets à l'arrière-plan.

Victor aurait voulu finir, dès ce soir, ce dessin qui lui tient à cœur, mais ses doigts sont trop gourds d'avoir porté les pierres. Sa consolation, c'est que, dès demain, l'occasion lui sera donnée de figoler tout ça. Dès demain, puisque c'est dimanche. Alors il pourra mieux souligner la silhouette du berger, ajouter celle de son aide... et puis quelques moutons, encore, puisqu'ils sont des centaines! De même, il compte agrémenter de menus détails la bergerie du *Clôt du Loup*, faire sautiller à travers l'alpage la petite eau mutine du *rif de l'Ourtet* et trôner comme il se doit, par-dessus le *Pas de Chai*, ces grands sommets que l'on n'aperçoit que

de là-haut : le Pain de Sucre et la Font Sancte, si chers aux gens du Queyras, le mont Viso, côté italien, la Barre des Écrins, tout à l'ouest... Les esprits chagrins objecteront qu'il est impossible de faire tenir ainsi, en un seul tableau, ces géants qui s'opposent de part et d'autre de l'horizon, et que... Mais au diable les esprits chagrins, si cela lui fait plaisir, à lui ! Et Dieu sait si cela lui fait plaisir !

Tous les jours il faut qu'il dessine. Tous les jours, en tout cas, il en éprouve le besoin, et les sujets ne lui font jamais défaut. La semaine dernière, c'était l'arrivée au hameau de ce flot de moutons, bêlant et sonnaillant, venu des plaines de Provence, tout là-bas, par la vallée de la Durance et les gorges du Guil – un flot toujours immense en dépit des partages qui, déjà, l'avaient amoindri. Certains avaient continué tout droit, à Ville-Vieille ; d'autres, par le val de l'Aigue Blanche, avaient gagné les hauteurs de Saint-Véran, et il y aurait un nouveau partage, à Pierre-Grosse, entre ceux qui monteraient vers le *Clôt du Loup* (ceux-là même qui se pressent sur le dessin de Victor)... et le reste du troupeau qui poursuivrait encore vers Fontgillarde et les prairies d'estive du Col Agnel.

Victor n'avait omis aucun détail de cette invasion toute pacifique. Seule lui manquait cette odeur de crotte et de suint dont le hameau se souviendrait encore longtemps après le tintement de la dernière campane.

Venaient, en tête du cortège, les ânes lourdement chargés que menait un jeune pâtre, ensuite les béliers aux cornes imposantes, et enfin l'armée des brebis, encadrée par les chiens et les bergers d'expérience.

Pour bien planter le décor, l'artiste avait fidèlement reproduit le clocher de la chapelle de Pierre-Grosse, ainsi que l'angle de cette *fusto* de chez Tiquart, dont l'encorbellement

déborde sur la rue de façon si caractéristique. Enfin il avait dessiné les hommes du hameau – dont son père et son frère aîné – occupés à marquer à la poix leurs brebis à eux avant de les confier à la garde des Provençaux. Et il en aurait ajouté encore, le gamin, si les dimensions de sa feuille le lui avaient permis ! Il aurait dessiné le torrent, la fontaine... et la croix de mission plantée au carrefour du Coin... Seulement voilà : le papier étant rare, il devait, à chaque fois, se contenter de ce qu'il pouvait trouver. Ici, le plat d'un emballage, là, l'envers d'une affiche... Heureusement il pouvait compter, depuis peu, sur ces feuilles de réemploi que M. Darvieux, le maître d'école, rapportait de la mairie et sur lesquelles les petits traçaient leurs bâtonnets, tandis que d'autres s'y exerçaient à écrire à la plume sans faire de pâtés.

Après avoir puni, dans les premiers temps, un Victor qui allait jusqu'à « ornementer » les marges de ses cahiers, l'instituteur avait bien dû reconnaître que le fautif avait du talent et il lui permettait, depuis, d'emporter l'une ou l'autre feuille excédentaire.

Mais si seulement ces papiers-là pouvaient être d'un format double !... ou même triple ! Pardi ! pour dessiner des montagnes !

Voilà pourquoi, ce soir encore, Victor soupire en contemplant son œuvre inachevée. À ses pieds, le torrent court à belle vitesse. Il n'a plus la force brutale qui le faisait gronder, au plus fort de la fonte des neiges, et emporter ses murs de berge, mais il n'a toujours rien, non plus, d'un aimable ruisseau. Sur l'autre rive, c'est l'ubac sur les pentes duquel épicéas et mélèzes se disputent le pouvoir, dressant orgueilleusement leurs flèches vers le ciel. Depuis les cintres de ce théâtre de verdure, les oiseaux vocalisent

encore à plein gosier, comme pour repousser l'arrivée de la nuit.

Victor, cependant, ne partage pas cet enthousiasme. Son regard s'est perdu au-delà du couchant ; il pense à son avenir, qui s'annonce bien compliqué. Le père n'a-t-il pas dit, lundi dernier encore, qu'il était l'enfant de trop ? Bien sûr, il pourrait se mettre au service de son aîné, auquel la ferme reviendra de droit ; il pourrait le faire, ainsi qu'on l'a toujours fait en Queyras... mais – pensez donc ! – quel supplice ce serait, pour lui, de rester toute sa vie aux ordres d'Auguste !

Alors ? Alors l'exil, ainsi qu'ont pu s'y résoudre les Brégan, les Carinon... et même Louis Ferreux, pas plus tard qu'à l'automne de l'année dernière ? Alors l'adieu à son coin de montagne et à tout ce qu'il aime ? Alors le grand voyage ? Le saut dans l'inconnu ? L'arrivée dans une ville, forcément inhospitalière ? et là ? quoi ? le dessin ? Il n'y pense même pas ! (Comment pourrait-il imaginer que certains puissent en vivre ?) Le travail chez un patron ? Le commerce ? L'usine ?

Sur un nouveau soupir, le gamin s'est levé. Son dessin s'en ira rejoindre tous ceux qu'il a déjà serrés dans ce petit coin de la grange où nul ne fourre jamais le nez, et il ne le montrera à personne, si ce n'est à Toinette.

La grange pratiquement vide, à cette époque. Mais plus pour longtemps. Cette pensée, tout d'un coup, est comme une éclaircie dans l'esprit de Victor, car elle s'agrémente aussitôt de l'image, souriante entre toutes, des faucheurs italiens qui seront bientôt là, avec tout leur fourbi, et leurs larges chapeaux de paille, et leurs outres de cuir. Déjà le gamin se rappelle leurs visages : il y a Giuseppe Fonsini, pour chez eux, et son fils Livio ; mais aussi Alfio, pour la

ferme Bardon, et sa femme Filomena, qui abat le travail d'un homme ; et puis encore Aldo et Ercole, qui ont si bien aidé Marcel Huet, l'année dernière, pour la construction de sa nouvelle étable. Et tout cela œuvre sans relâche, avec pour tout salaire le pain, la soupe, le vin et la paille. Tout cela chante, aussi... et de quelle façon !

Oui, tout comme sa sœur – même si son cœur ne s'y prépare pas de la même façon –, tout comme sa sœur, Victor se réjouit à l'idée de revoir les Italiens. Et le voilà qui songe, maintenant, à la façon dont il pourra croquer leur arrivée.